

広島大学学術情報リポジトリ
Hiroshima University Institutional Repository

Title	<<Victor HUGO, poète du réel?>> : dans Les Contemplations et Les Chansons des rues et des bois
Author(s)	Le Dimna, Christian
Citation	フランス文学 , 24 : 38 - 54
Issue Date	2003-06-01
DOI	
Self DOI	
URL	https://ir.lib.hiroshima-u.ac.jp/00041056
Right	
Relation	



« Victor HUGO, poète du réel ? »

dans *Les Contemplations* et *Les Chansons des rues et des bois*

Christian LE DIMNA

Après Aragon qui dans son *Hugo, poète réaliste*¹⁾ commémorait le cent cinquantième anniversaire de la naissance de l'auteur en le peignant en héros de la lutte des classes, allons-nous pour le bicentenaire en faire nous-même un chantre du réel ? Parodiant Aragon pour qui « Le réalisme commence où commence le royaume du héros²⁾ », allons-nous avancer à notre tour que le réel commence au seuil du royaume mystique. Quoiqu'il n'entraîne pas à « la transformation de la réalité elle-même » mais plutôt à sa vision et à son acceptation, le contemplatif peut écrire lui aussi comme Hugo à sa fiancée que « les idées viennent de l'âme ». Avec Aragon, nous conviendrions que « Tout ce qui pourrait ici demander éclaircissement, c'est la conception de l'âme³⁾ » mais par contre à l'âme, nous substituerions non pas « la classe » mais Dieu pour Hugo, l'Être ou la Conscience pour nous. La gageure semble engageante mais si l'on s'en tient à la définition courante du réel, peut-on sérieusement se demander si le chef de file des Romantiques qu'on imagine livré au rêve, abandonné aux chimères, emporté par son Pégase dans des « courses dans l'inconnu », s'est effectivement appliqué à décrire et à découvrir le réel ?

On ne peut commencer à répondre à cette interrogation sans au préalable s'accorder sur le sens à donner à ce terme. Le *Trésor de la Langue Française Informatisé*⁴⁾ nous indique d'abord que le réel est « ce qui existe indépendamment du sujet » et en fait un synonyme de « réalité ». Il ajoute qu'il est aussi « l'environnement matériel de l'homme » et cite même Hugo à ce propos : « Peu à peu à cette hallucination succéda un regard moins égaré et moins grossissant. Le réel se faisait jour autour de lui, lui heurtait les yeux, lui heurtait les pieds⁵⁾. » Il désigne aussi les réalités quotidiennes de même que « l'environnement social de l'homme ». En définitive, c'est « l'opposé à l'idéal, à la vie subjective » et nous voilà pris dans la dualité d'exclusion mutuelle héritée de l'opposition platonicienne entre la raison et l'imagination : sus à « la folle du logis » avec Malebranche et à la « maîtresse

d'erreur et de fausseté » avec Pascal !

Pourtant Platon lui-même, s'il a montré que l'imagination, productrice d'apparences, n'était pas en mesure de nous faire saisir la réalité mais au contraire nous en éloignait, affirmait aussi que cette réalité pouvait être appréhendée par l'intelligence raisonnante (dianoïa) et par l'intuition intellectuelle (noesis). Cette *noesis*, que nous serions tenté de traduire par « intelligence du cœur » n'est-elle pas celle qui nous permet une compréhension unitive du réel au cours d'une expérience que certains désignent précisément comme « noétique » pour éviter le mot de « mystique », trop sujet à caution. De cette réalité perçue par l'intuition, il faudra pourtant bien aussi parler pour pouvoir faire complètement de Hugo un poète du réel.

Il nous reste à prouver au cours de cette étude que *Les Contemplations* et *Les Chansons des rues et des bois*⁶⁾ ne démentent ni le projet littéraire ni le projet de vie de Victor Hugo. Dans *Proses philosophiques des années 60-65*, celui-ci évoque la triade : « humanité, nature, surnaturalisme », dont chaque membre peut être respectivement connu au moyen de l'observation, de l'imagination et de l'intuition, puis il ajoute : « Ces trois sphères, car c'est là le vaste amalgame, se pénètrent et se confondent, et sont l'unité. [...] Nous les distinguons parce que notre compréhension, étant successive, a besoin de division⁷⁾. » Un peu plus loin, il précise : « Ce sont là les trois horizons. L'un complète et corrige l'autre ; leur coordination est l'ensemble cosmique. Qui les voit tous les trois est au sommet. Il est l'esprit cubique. Il est le génie⁸⁾. » Et bien sûr, ce génie c'est Hugo lui-même dont l'entreprise consiste à saisir ces trois mondes dans leur unité, autrement dit à appréhender la totalité du « réel »⁹⁾. En définitive, retenons que le réel c'est ce qui est, tout ce qui est, y compris ce que nous nommons la réalité, tout ce qui tombe sous les sens et sous le sens, aussi bien que ce qui dépassant l'entendement ne peut être saisi que par l'intuition ou l'expérience.

Cette tentative d'atteindre la totalité est d'emblée affirmée par Hugo dans la préface de chacun des deux recueils. Dans celle des *Contemplations*, le poète explique le dessein qu'il a formé de décrire le contenu entier de la conscience et la marche de l'esprit jusqu'à ses limites :

Qu'est-ce que les Contemplations ? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot

n'avait quelque prétention, les *Mémoires d'une âme*.

Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, riants ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil ; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu « au bord de l'infini ». Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit du clairon de l'abîme. (C, Préface, 482)

La préface des *Chansons des rues et des bois* n'affiche pas une moindre ambition puisqu'il s'agit là encore d'accueillir la totalité de la vie, le recto et le verso, sans préférences, de tout comprendre d'une vie et de la réalité à la lumière de ce qui la dépasse et l'on verra que cela ne se réduit pas au rêve comme le laisse croire Hugo :

Il n'est pas inutile de confronter le point de départ avec le point d'arrivée, le frais tumulte du matin avec l'apaisement du soir, et l'illusion avec la conclusion. Le cœur de l'homme a un recto sur lequel est écrit Jeunesse, et un verso sur lequel est écrit Sagesse. C'est ce recto et ce verso qu'on trouvera dans ce livre. La réalité est dans ce livre, modifiée par tout ce qui dans l'homme va au-delà du réel. Ce livre est écrit beaucoup avec le rêve, un peu avec le souvenir. (CRB, Préface, 2)

La vision hugolienne de la réalité qui apparaît dans cette volonté de montrer tout ce qui est, s'éclaire singulièrement lorsqu'on reconnaît l'intuition du poète concernant cette vérité non-dualiste reprise par tous les mystiques et selon laquelle l'existence est l'essence, le relatif l'absolu et le « samsara » le « nirvana ». Le projet plus général « d'habiter en poète » notre monde, que discerne Jean-Claude Pinson¹⁰⁾ dans la poésie contemporaine, n'est déjà pas étranger à Hugo qui dans le premier poème des *Contemplations*, découvre la loi du séjour heureux sur la terre, la clé de la demeure qu'en père aimant il remet à sa fille : il faut dire oui à tout, tout accueillir, tout accepter, « tout aimer » :

Une loi sort des choses d'ici-bas,
Et des hommes !

Cette loi sainte, il faut s'y conformer.
Et la voici, toute âme y peut atteindre :
Ne rien haïr, mon enfant ; tout aimer,
Ou tout plaindre ! (C, I, 488)

La découverte est sans doute encore trop récente pour ne pas être corrigée par le « tout plaindre » qui révèle la présence active de l'ego veillant à ne pas renoncer à sa division du monde entre paires d'opposés et à nier la réalité. Cependant cette idée fondamentale va structurer les deux recueils et notamment *les Chansons des rues et des bois*, où il est difficile de ne voir avec Théophile Gautier que « les vacances du génie » à moins de restituer au mot vacances, son sens étymologique de vide, au bord duquel Hugo nous entraîne si souvent. En effet si le ton des *Chansons* semble badin et les vers pleins de fantaisie, le message, lui, est fondamental, il ne faut pas s'y tromper. Il s'agit de « l'égalité » de toute chose qui trouve dans le recueil tout son développement et qui y est affirmée avec insistance et à deux reprises dont la première au tout début, dans « Le poète bat aux champs », d'une manière qui fonde son projet poétique et justifierait si elles en avaient eu besoin les tentatives futures des poèmes en prose d'un Baudelaire ou d'un Rimbaud :

Rien n'est haut ni bas ; les fontaines
Lavent la pourpre et le sayon ;
L'aube d'Ivry, l'aube d'Athènes,
Sont faites du même rayon.

J'ai déjà dit parfois ces choses,
Et toujours je les redirai ;
Car du fond de toutes les proses
Peut s'élancer le vers sacré. (CRB, 16)

La seconde fois, à la fin du recueil, la même « égalité » est proclamée avec encore

plus d'assurance sinon plus de gravité, dans le poème du même nom où, jusqu'à nos critères de beauté, la relativité de toutes nos mesures est remise en cause et où nous sommes nous-même remis à notre place limitée dans l'univers.

Rien n'est haut et rien n'est infime.
 Une goutte d'eau pèse un ciel ;
 Et le mont Blanc n'a pas de cime
 Sous le pouce de l'Éternel.

Toute fleur est un premier rôle ;
 Un ver peut être une clarté ;
 L'homme et l'astre ont le même pôle ;
 L'infini, c'est l'égalité.

L'incommensurable harmonie,
 Si tout n'avait pas sa beauté,
 Serait insultée et punie
 Dans tout être déshérité. (*CRB*, 182)

Vision divine, vision mystique que corrobore aujourd'hui la vision scientifique comme celle que nous offre la physique astronomique mais dont l'intuition inspirait déjà le regard que portait le poète sur le monde et que nous allons détailler afin de mieux définir la conception du réel que se faisait Hugo et qui nous apparaît si contemporaine.

Nommer pour « voir »

Du ciron aux galaxies, Hugo décrira tout et sa certitude que toutes choses sont égales lui fait souvent accorder le « premier rôle », on l'oublie parfois, aux petites choses de la nature. Ce qui frappe le lecteur citadin que nous sommes devenu, c'est précisément le regard attentif et connaisseur que Victor Hugo porte sur toute la nature qui l'entoure. Si à la question « avec quoi voit-on ? », l'insensé répond « avec nos yeux », le philosophe et le poète répondront « avec nos mots » car ils savent qu'on ne peut voir que ce que l'on sait nommer.

Elle sait tous les noms des fleurs qu'en sa corbeille
 Mai nous rapporte avec la joie et les beaux jours ;
 Elle les lui nommait comme eût fait une abeille, (C, I, 549)

Comme « elle », Hugo connaît le nom de dizaines de fleurs des plus glorieuses, comme le lys et la rose, aux plus humbles fleurs des murailles ; celui de plantes, d'arbres et l'on reconnaît ici un souci caractéristique des poètes du réel de nommer pour voir dont un Saint-John Perse s'est par exemple fait une spécialité. Bien sûr, Hugo n'est pas botaniste et tant pis si « La sphaigne aux larges feuilles » (*CRB*, 106) n'est qu'une petite mousse, elle vit bien au bord de « l'étang solitaire » avec « les grands roseaux verts ». Il n'est pas non plus entomologiste même s'il peut appeler de leur nom de nombreuses espèces d'insectes, pas plus qu'il n'est ornithologue même s'il sait distinguer d'innombrables oiseaux par leur chant :

Tout chante, geai, pinson, linotte,
 Bouvreuil, alouette au zénith
 Et la source ajoute sa note
 Et le vent parle, et Dieu bénit. (*CRB*, 48)

Nombreuses sont les figures de la nature qui apparaissent dans les deux recueils : faune et flore de la terre mais aussi créatures du ciel et de l'océan. Pourtant nous l'avons vu avec la sphaigne, Hugo n'est pas soumis à l'observation réaliste de la nature et sa représentation ne fait certes pas l'objet de son poème car très vite son regard se transforme en vision de l'être de la nature. Le mot n'est pas pour lui une étiquette apposée sur le monde mais un lieu de passage, une ouverture à ce qu'il invite à voir ou à entendre, à ce qu'il désigne. Il n'isole pas un détail de l'ensemble mais nous y donne un point d'ancrage, un lieu de passage vers « l'âme des choses ». C'est en effet à condition de pouvoir le distinguer tel qu'il est que « le réel fait notre extase » (*CRB*, 107). C'est alors que l'oiseau peut être entendu comme voix du « mystère » ou du silence, traduirions-nous en langage contemporain :

J'entends, debout sur quelque cime,
 Le chant qu'un nid sous un buisson

Mêle au blêmissément sublime
D'un lever d'astre à l'horizon

Je suis l'auditeur solitaire ;
Et j'écoute en moi, hors de moi,
Le Je ne sais qui du mystère
Murmurant le Je ne sais quoi. (*CRB*, 47)

De cette réalité naturelle, Hugo décrit aussi les paysages mais l'attention qu'il porte aux détails ne font que préparer le moment où elle cèdera la place à la contemplation, à une transfiguration du réel comme précédemment ou à la projection de son monde intérieur. Ainsi, dans le poème « Halte en marchant », à la faveur d'une image pieuse, bascule-t-on de la paisible joie du ici et maintenant aux tourments de la passion de Jésus.

Une brume couvrait l'horizon ; maintenant,
Voici le clair midi qui surgit rayonnant ;
Le brouillard se dissout en perles sur les branches,
Et brille, diamant, au collier des pervenches.
Le vent souffle à travers les arbres, sur les toits
Du hameau noir cachant ses chaumes dans les bois ;
Et l'on voit tressaillir, épars dans les ramées,
Le vague arrachement des tremblantes fumées ;
Un ruisseau court dans l'herbe, entre deux hauts talus,
Sous l'agitation des saules chevelus ;
Un orme, un hêtre, anciens du vallon, arbres frères
Qui se donnent la main des deux rives contraires,
Semblent, sous le ciel bleu, dire : A la bonne foi !
L'oiseau chante son chant plein d'amour et d'effroi,
Et du frémissement des feuilles et des ailes
L'étang luit sous le vol des vertes demoiselles.
Un bouge est là, montrant dans la sauge et le thym
Un vieux saint souriant parmi des brocs d'étain,

Avec tant de rayons et de fleurs sur la berge,
 Que c'est peut-être un temple ou peut-être une auberge.
 Que notre bouche ait soif, ou que ce soit le coeur,
 Gloire au Dieu bon qui tend la coupe au voyageur ! (C, I, 533)

La description est ici comme souvent chez Hugo, le prétexte à un dépassement de la réalité et on pourrait même affirmer qu'il utilise à dessein cette réalité des sens comme d'une clé pour accéder au réel. Il s'agit bien d'une méthode qui permet de retrouver ces instants où « l'âme des choses » nous apparaît et qui met en action « l'observation, l'imagination et l'intuition » pour atteindre à la connaissance de l'unité qui lui fut au moins une fois donnée. La méthode que l'on découvre dans « *Magnitudo parvi* » correspond bien à celle qui est exposée dans les *Proses Philosophiques*. La raison, « des effets allant aux causes », aidée de la vision ou de l'intuition, peut conduire au « samadhi », à une expérience d'absorption dans la Conscience :

Il regarde tant la nature,
 Que la nature a disparu !

Car, des effets allant aux causes,
 L'œil perce et franchit le miroir,
 Enfant ; et contempler les choses,
 C'est finir par ne plus les voir. (C, I, 631)

La méthode semble d'ailleurs pleine d'efficacité puisque partant du « ver qui rampe », le narrateur, oserons-nous l'appeler ainsi, dépasse les étoiles et

Il voit l'astre unique ; il voit Dieu !

Il le regarde, il le contemple ;
 Vision que rien n'interrompt ! (C, I, 632)

[...]

Son être, dont rien ne surnage,

S'engloutit dans le gouffre bleu ;
Il fait ce sublime naufrage ; (C, I, 632)

Le poème se présente comme la description apophasique d'une véritable traversée du voile des apparences, comme le récit d'une expérience « noétique » de disparition et de « naufrage » de l'ego qui rend possible celle de l'unité, même si sa description emprunte encore au langage dualiste de la religion chrétienne. On ne saurait contester l'authenticité de l'expérience même si la mise en scène et en mots qui en est faite *a posteriori* ne correspond plus guère à notre sensibilité moderne. Que cette expérience soit appelée « rêve » ne saurait nous tromper car le rêve hugolien ne s'oppose pas au réel puisque c'est dans « les profondeurs de son immense songe » que s'allume la vérité, qu'il est délivré du doute et que « L'étoile répond : — Certitude ! » (C, I, 638). Le rêve hugolien n'est donc pas une rêverie, *il est le réel* auprès duquel la soit-disant réalité du monde apparaît, elle, comme un rêve, selon une description que ne désavouerait aucun bouddhiste ni aucun hindouiste : « Monde rêve ! idéal réel » (C, I, 617).

Écrire pour faire voir et entendre le réel

Au terme de ces incursions dans le réel, le poète revient toujours à la dure réalité et « quand il sort de son rêve, il revoit la nature. » Hugo retrouve ainsi la réalité quotidienne qui n'est bien entendu pas exclusivement composée de ses promenades champêtres. Son travail poétique représente l'essentiel de son activité qui elle aussi le met en présence du poème du monde. Nombre de ses métaphores font des emprunts au vocabulaire technique de l'écrivain au point que Dieu lui-même en vient à commettre des fautes d'orthographe : « Je songe au mal, énigme étrange / Faute d'orthographe de Dieu. » (CRB, 157), qu'il devient possible de lire « Dans le livre effrayant des forêts et des eaux » (C, I, 491), que « l'étang solitaire / Est un poème aussi » (CRB, 104) et que le monde tout entier se révèle un immense chant dont « l'homme est le dactyle » :

Dieu n'a rien fait d'inutile.
La terre, hymne où rien n'est vain,
Chante, et l'homme est le dactyle

De l'hexamètre divin. (*CRB*, 174)

Mais qui plus est, le sage peut lire la nature à livre ouvert à la seule condition qu'il dise oui à tout, qu'il comprenne, qu'il aime :

Rends-toi compte de Dieu. Comprendre, c'est aimer.
 Les plaines où le ciel aide l'herbe à germer,
 L'eau, les prés, sont autant de phrases où le sage
 Voit serpenter des sens qu'il saisit au passage.
 Marche au vrai. Le réel, c'est le juste, vois-tu ;
 Et voir la vérité, c'est trouver la vertu.
 Bien lire l'univers, c'est bien lire la vie.
 Le monde est l'oeuvre où rien ne ment et ne dévie,
 Et dont les mots sacrés répandent de l'encens.
 L'homme injuste est celui qui fait des contre-sens. (*C*, I, 585)

Le poète apparaît ainsi comme celui qui peut déchiffrer le monde, le traduire ou l'introduire à ses lecteurs, en faire une lecture à haute-voix.

Aux chants des oiseaux, aux conversations des fleurs, dans un immense intertexte, Hugo mêle aussi les voix des poètes passés. Depuis Orphée jusqu'à Chénier en passant par tous les génies de la littérature grecque ou latine, européenne et française qui l'ont précédé, innombrables sont les noms de ceux qu'il interpelle, qu'il prend à parti ou à témoin, qu'il écoute aussi, compagnons avec lesquels il communique comme il le fait avec la nature, dans la même unité, en une sorte de grande communion des poètes, scribes de l'être :

Oui, je suis le rêveur ; je suis le camarade
 Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,
 Et l'interlocuteur des arbres et du vent.
 Tout cela me connaît, voyez-vous. J'ai souvent,
 En mai, quand de parfums les branches sont gonflées,
 Des conversations avec les giroflées ;
 Je reçois des conseils du lierre et du bleuet.

L'être mystérieux, que vous croyez muet,
 Sur moi se penche, et vient avec ma plume écrire.
 J'entends ce qu'entendit Rabelais ; je vois rire
 Et pleurer ; et j'entends ce qu'Orphée entendit.
 Ne vous étonnez pas de tout ce que me dit
 La nature aux soupirs ineffables. Je cause
 Avec toutes les voix de la métempsychose. (C, I, 531)

On voit apparaître là une dimension souvent incomprise du poète inspiré que les mystiques contemporains expliquent par le fait que tout est contenu dans la Conscience et que les catégories spatio-temporelles n'ont d'autre réalité que celle que nous leur donnons. Par la connaissance intuitive qu'ils ont du fait que leur véritable « Je » participe de l'Être, certains poètes, dont Hugo semble faire partie, entendent parler Dieu, se sentent parlés par Lui ou par la Conscience : ils sont la « bouche d'ombre », le « porte-voix ».

Sache que tout connaît sa loi, son but, sa route ;
 Que, de l'astre au ciron, l'immensité écoute ;
 Que tout a conscience en la création ;
 Et l'oreille pourrait avoir sa vision,
 Car les choses et l'être ont un grand dialogue.
 Tout parle ; l'air qui passe et l'alcyon qui vogue,
 Le brin d'herbe, la fleur, le germe, l'élément. (C, II, 801)

« Entendre » ou « voir » ne sont que des termes approximatifs pour désigner cette capacité à entrer intuitivement en contact avec le réel que Hugo désigne par le vocable de « rêve ». Ainsi, le poème inaugural des *Contemplations* qui place le poète en son centre par un double vocatif, indique-t-il sa mission ou son projet général : voir sous les apparences, extraire le réel de sous la réalité.

— Poète, tu fais bien! Poète au triste front,
 Tu rêves près des ondes,
 Et tu tires des mers bien des choses qui sont

Sous les vagues profondes ! (C, I, 485)

Le livre premier qui est presque exclusivement composé de poèmes ayant pour thème le travail du poète et son rôle, se présente comme un art poétique dans lequel le rêveur s'y révèle avoir pourtant un sens aigu des réalités de son travail et de la polémique. S'y inaugure aussi le travail de dépouillement de la langue, de dégonflage de la métaphore qui a connu son apogée en France, dans les années 70.

Un jour que je songeais seul au milieu des branches,
 Un bouvreuil qui faisait le feuilletton du bois
 M'a dit : — Il faut marcher à terre quelquefois.
 — La nature est un peu moqueuse autour des hommes ;
 — O poète, tes chants, ou ce qu'ainsi tu nommes,
 — Lui ressembleraient mieux si tu les dégonflais.
 — Les bois ont des soupirs, mais ils ont des sifflets. (C, I, 491)

Bien que tempéré par le « quelquefois », l'injonction de revenir sur terre peut surprendre chez Hugo. Nous en gardions plutôt l'image scolaire du bouillonnement métaphorique, pour ne pas parler, comme Christian Prigent, de la « béance baveuse du moi ». Ira-t-on jusqu'à découvrir en Hugo un ascète du langage, dénonçant le voile qu'il jette sur le réel ? Certes, au « J'appelle un chat un chat » de Boileau, Hugo répond par le « Je nommai le cochon par son nom » (C, I, 496). S'il ne s'attaque pas encore ainsi à ce qui recouvre le réel, du moins évite-t-il de cacher la réalité sous le tapis de la litote et de l'euphémisme. Hugo ne parviendra sans doute pas à dominer l'exubérance de son talent mais est-il impossible de concevoir que le projet des *Chansons des rues et des bois* fut aussi inspiré à Hugo par la conscience que la recherche du ver simple, du mot « humble » est la recherche du vrai, du beau, du réel ?

Ô fils et frères, ô poètes,
 Quand la chose est, dites le mot.
 Soyez de purs esprits, et faites.
 Rien n'est bas quand l'âme est en haut.

[...]

La vérité n'a pas de bornes.

Grâce au grand Pan, dieu bestial,

Fils, le réel montre ses cornes

Sur le front bleu de l'idéal. (CRB, 28)

Le prosaïsme de Hugo prendrait ainsi un sens qui le rapprocherait du souci très contemporain de dépouillement qu'expose Guillevic dans son *Art poétique* :

Il te faut de la pauvreté

Dans ton domaine

C'est comme ce besoin qu'on peut avoir

D'un mur blanchi à la chaux

Une richesse, une profusion

De mots, de phrases, d'idées

T'empêcheraient de te centrer

D'aller, de rester

Là où tu veux

Où tu dois aller

Pour ouvrir

Pour recueillir.

Ta chambre intérieure

Est un lieu de pauvreté¹¹⁾.

Doit-on douter de la sincérité du poète quand dans de nombreux poèmes il laisse entrevoir son attirance pour la pauvreté et le dépouillement ascétique d' « Un vieux saint souriant parmi des brocs d'étain », très zen ? La figure du sage anachorète,

dont le renoncement à tout lui a permis de tout recevoir, apparaît à maintes reprises notamment dans « Magnitudo parvi » :

Enfant ! l'autre de ces deux mondes,
C'est le coeur d'un homme ! — parfois,
Comme une perle au fond des ondes,
Dieu cache une âme au fond des bois.
[...]

Son vêtement dans ces décombres,
C'est un sac de cendre et de deuil,
Linceul troué par les clous sombres
De la misère, ce cercueil.

Le pommier lui jette ses pommes ;
Il vit dans l'ombre ensevelit ;
C'est un pauvre homme loin des hommes,
C'est un habitant de l'oubli ;

C'est un indigent sous la bure,
Un vieux front de la pauvreté,
Un haillon dans une mesure,
Un esprit dans l'immensité ! (C, I, 622)

Dans sa « Réponse à un acte d'accusation », qui est cinglante, Hugo expose aussi un programme courageux et ambitieux : « le poète, épris d'ombre et d'azur » (C, I, 532) doit restituer en poésie le réel dans sa totalité en rendant sa place à l'ombre, afin de vivre une vie entière et non plus simplement une moitié de vie uniquement constituée de la partie agréable, celle que sélectionne l'ego en fonction de son plaisir et de sa survie. L'ombre est indissociable de la lumière et c'est bien la connaissance intuitive de cette relation indéfectible qui structure toute l'œuvre de Hugo. Du puits, de la bouche des enfants et de la bouche d'ombre sort la vérité.

J'ai foulé le bon goût et l'ancien vers français

Sous mes pieds, et, hideux, j'ai dit à l'ombre : — Sois ! —
Et l'ombre fut. [...] (C, I, 495)

On retrouve là le « Tout aimer » et « l'égalité » de toute chose, l'égalité dans la république des Lettres, la démocratie des « mots égaux, libres, majeurs » (C, I, 496).

Pourtant, après avoir donné la liberté au mot citoyen en 1834, Hugo éprouvera vingt-et-un ans plus tard la nécessité d'aller plus loin en donnant une « Suite » à son aventure et d'en faire cette fois l'instrument de la libération des illusions qui nous masquent la réalité car le mot est désormais conçu comme une sorte d'interface entre le monde et Dieu, à la fois « être vivant » et « chose(s) » et « Dieu » :

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.
La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant ;
La plume, qui d'une aile allongeait l'envergure,
Frémit sur le papier quand sort cette figure,
Le mot, le terme, type on ne sait d'où venu,
Face de l'invisible, aspect de l'inconnu ;
Créé, par qui ? forgé, par qui ? jailli de l'ombre ;
Montant et descendant dans notre tête sombre,
Trouvant toujours le sens comme l'eau le niveau ;
Formule des lueurs flottantes du cerveau.
Oui, vous tous, comprenez que les mots sont des choses.
[...]
Il est vie, esprit, germe, ouragan, vertu, feu ;
Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu. (C, I, 500-503)

Ce n'est pas autre chose qu'exprime Horia Badescu lorsqu'il écrit :

Le langage poétique, c'est-à-dire le poème même qui n'existe que par et dans son propre espace, est un autre niveau de réalité du Logos : celui de la réalité de l'Être dans sa qualité poétique et son pouvoir d'exister en elle. Car le « signe » poétique n'a pas une nature linguistique mais ontologique. Ce qui permet à Jean Burgos d'affirmer que le langage poétique représente toujours plus que son

contenu, c'est-à-dire, très précisément, la valeur ontologique de ses signes. La valeur ontologique qui fait du langage poétique un trans-langage¹²⁾.

La lecture faite ici du dépouillement métaphorique annoncé par Hugo, s'éloigne sensiblement de celle que donne Aragon qui y voit uniquement le résultat d'une prise de conscience politique : « ce dépouillement chez Hugo ne se fait qu'après avoir vu 1848, les Journées de Juin, l'échec de la République, le crime du Deux-Décembre, dans la longue et saignante réflexion de l'exil¹³⁾. » Nous ne contestons pas le bien-fondé d'une lecture sociologique de l'œuvre de Victor Hugo mais son *réalisme* en poésie comme en politique, nous semble aussi pouvoir être expliqué par *la réalisation* spirituelle, la conscience et la vision qu'il a acquises de l'égalité universelle.

-
- 1) Louis ARAGON, *Hugo, poète réaliste*, Paris, Éd. Sociales, 1952.
 - 2) Ibid., p. 28.
 - 3) Ibid., p. 28-29.
 - 4) « Le Trésor de la Langue Française Informatisé », « Réel », Site ATILF, C.N. R.S. <http://atilf.inalf.fr/> (Page vue le 20 mai 2002).
 - 5) Victor HUGO, *Notre-Dame de Paris*, 1832, p. 99.
 - 6) Nous nous référons à l'édition des *Œuvres poétiques* établie et annotée par Pierre Albouy, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II (1967) et t. III (1974) dont nous indiquons les numéros du volume et de la page. Le titre des *Contemplations* est abrégé en (C), et celui des *Chansons des rues et des bois* en (CRB).
 - 7) Victor HUGO, *Œuvres complètes. Critique. La Préface de Cromwell, Littérature et philosophie mêlées, William Shakespeare, Proses philosophiques des années 60-65*, Éd. Laffont, coll. Bouquins, 1985, p. 699.
 - 8) Ibid., p. 705.
 - 9) Voir Véronique DUFIEF, « De la littérature comme accès intuitif au réel-V. Hugo, Proses philosophiques des années 1860-1865 », Site Université Jussieu, GROUPE HUGO, Equipe de recherche « Littérature et civilisation du XIX^e siècle », [ttp://groupugo.div.jussieu.fr/groupugo/91-03-23Dufief.htm](http://groupugo.div.jussieu.fr/groupugo/91-03-23Dufief.htm) (Page vue le 30 mai 2002).

- 10) Jean-Claude PINSON, *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*, Seyssel, Éd. Champ Vallon, 1995.
- 11) GUILLEVIC, *Art poétique*, Gallimard, (1989), coll. Poésie, 2001, p. 170.
- 12) Horia BADESCU, *La Mémoire de l'Être*, Éd. du Rocher, coll. Transdisciplinarité, 2000, p. 153.
- 13) Louis ARAGON, *op. cit.*, p. 46.